Samedi 10 octobre 2026
LA GRÂCE N'EST PAS UN SOMNIFÈRE

Esaïe 25, 6-10a / Matthieu 22, 1-14

Ça ne va pas. Non, vraiment, il y a quelque chose qui ne va pas dans ce que venons d'entendre dans l'Évangile. Quelque chose qui résiste et qui ne passe pas. Comment peut-on entendre des horreurs pareilles sans sourciller ? Ce roi qui organise les noces de son fils, ses invités qui refusent de venir, ceux qui vont même jusqu'à tuer les serviteurs. Ce roi qui se met en colère, qui envoie ses troupes, qui tue les meurtriers et qui incendie leur ville. Et comme si cela ne suffisait pas, à la fin, un pauvre type qui a eu le malheur de venir mal sapé se retrouve pieds et poings liés, jeté dehors sans ménagement, « dans les ténèbres, là où il y aura des pleurs et des grincements de dents ».

Charmante histoire ! En fait, ça nous arrangerait bien de pouvoir passer rapidement sur ces détails, et ne retenir que cette belle phrase : « Tous ceux que vous trouverez, invitez-les à la noce. » Voilà : tous invités ! Tous aimés, tous accueillis. Et alors nous pourrions rentrer chez nous totalement rassurés et l'esprit tranquille.

Seulement voilà : Jésus ne nous laisse pas tranquilles. Parce que cette parabole n'est pas une petite histoire sur un Dieu sympathique qui aurait préparé un joli buffet et qui serait très heureux de nous voir arriver. Cette parabole, c'est une gifle. Et avant de chercher à savoir qui elle gifle, il faudrait peut-être accepter qu'elle puisse nous atteindre, nous.

Vous l'avez entendu : dans le texte tiré du livre du prophète Esaïe, on parle aussi d'un repas : « Le Seigneur préparera pour tous les peuples, sur sa montagne, un festin de viandes grasses et de vins capiteux. » Pour tous les peuples. Et puis cette phrase extraordinaire : « Il fera disparaître la mort pour toujours. Le Seigneur Dieu essuiera les larmes sur tous les visages. »

Voilà le rêve de Dieu : un monde où plus personne ne pleure. Un monde où la mort ne gagne plus. Une table immense où l'humanité entière peut enfin s'asseoir. C'est beau ! Mais entre le rêve d'Esaïe et la parabole de Jésus, il y a une question terrible : et si Dieu préparait ce festin, et

que finalement nous n'en voulions pas ? Non par rejet de Dieu, mais parce que nous aurions mieux à faire ? D'ailleurs, dans la parabole, les premiers invités ne prononcent aucun grand discours contre le roi, ils ont simplement autre chose à faire : l'un va à son champ, l'autre à son commerce. Ils sont occupés.

Voilà peut-être la première chose dérangeante de cet Évangile : on peut manquer Dieu sans être un monstre, il suffit juste d'être occupé. Terriblement occupé. Un agenda rempli : le travail, les enfants, les factures, les messages, les projets, les soucis. Même des innombrables engagements d'Église ! Et un jour, sans jamais avoir décidé de refuser Dieu, nous découvrons que nous n'avons simplement plus de place pour lui. Nous n'avons pas rejeté l'Évangile : nous avions simplement mieux à faire.

C'est cela qui devrait nous inquiéter, parce qu'on peut passer sa vie à s'occuper de choses parfaitement légitimes et en même temps passer complètement à côté de l'essentiel. On peut réussir sa vie professionnelle et passer à côté de sa vie. On peut avoir une maison magnifique dans laquelle plus personne ne se parle. On peut aller au culte chaque week-end et participer à tous les offices de Saint-François, et pourtant ne jamais entrer à la noce.

Mais il y a une deuxième gifle dans cette parabole. Les premiers invités ayant refusé, le roi envoie ses serviteurs aux croisées des chemins : « Tous ceux que vous trouverez, invitez-les. » Tous. Et Matthieu insiste : « Les mauvais comme les bons. » Pas seulement les gens convenables, pas seulement ceux qui savent se tenir, pas seulement ceux qui pensent correctement, qui aiment correctement, ou qui vivent correctement. Les mauvais aussi.

Voilà qui devrait rendre l'Église un peu moins confortable ! Parce que nous sommes très heureux de proclamer que Dieu accueille tout le monde… en théorie ! Mais lorsque « tout le monde » commence réellement à entrer, c'est parfois une autre affaire. Nous voulons bien une Église ouverte, à condition que ceux qui entrent nous ressemblent suffisamment, qu'ils connaissent les codes, qu'ils ne posent pas les mauvaises questions, qu'ils ne viennent pas déranger nos certitudes, nos habitudes, nos places réservées. Mais le serviteur de la parabole, lui,

n'a reçu qu'une consigne : « Tous ceux que tu trouveras. » Pas : ceux que tu jugeras dignes. Tous ceux que tu trouveras. Et cela signifie quelque chose de profondément inconfortable : à la table de Dieu, je ne choisis pas mes voisins. Dieu pourrait très bien faire asseoir à côté de moi quelqu'un que je méprise, quelqu'un dont la vie me scandalise. Peut-être même quelqu'un qui m'a blessé. Et il pourrait me dire : « Lui aussi, je l'ai invité. »

Alors une question devient inévitable : est-ce que je veux vraiment du Royaume de Dieu, si Dieu y invite aussi ceux dont je ne veux pas ?

Mais si la parabole s'arrêtait là, ce serait encore assez supportable, parce que finalement, tout le monde entre. Alors : rideau ? Happy end ?

Non, mais parce que Jésus continue. Le roi entre dans la salle et aperçoit un homme qui ne porte pas le vêtement de noce. « Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir le vêtement de noce ? » Et l'homme ne répond rien. C'est peut-être le moment le plus redoutable de toute la parabole. Parce que cet homme est entré, il est dans la salle. Il a accepté l'invitation. Il est des nôtres !

Et tout à coup, l'Évangile cesse de parler de ceux qui sont dehors. Il parle de nous, de nous qui sommes venus, de nous qui sommes baptisés, de nous qui communions, de moi qui suis en train de prêcher devant vous. De nous tous qui sommes déjà dans la salle du banquet.

Et la question devient : qu'est-ce que cette invitation a changé en nous ? Car la grâce de Dieu a beau être gratuite, elle n'est pas pour autant décorative. Dieu nous accueille tels que nous sommes, certes, mais si nous transformons cette phrase en : « Dieu m'accueille tel que je suis, donc je peux tranquillement rester tel que je suis », alors nous avons transformé la grâce en somnifère.

Le Christ ne nous appelle pas pour nous laisser exactement là où nous étions. La grâce relève, et parce qu'elle relève, elle dérange, elle oblige à bouger, à pardonner ce que nous préférerions continuer à ruminer, à reconnaître un mensonge, à demander pardon, à regarder ce que notre confort coûte aux autres, à ouvrir notre table, à ouvrir notre porte-

monnaie, à ouvrir notre temps. Bref : la grâce nous pousse à nous convertir.

Alors peut-être que le vêtement de noce, c'est cela : pas le costume des gens parfaits, parce que s'il fallait être parfait pour entrer, la salle serait vide. Le roi fait entrer « les mauvais comme les bons ». Le vêtement de noce, c'est peut-être le signe qu'on a accepté non seulement l'invitation, mais aussi ce qu'elle implique. On ne vient pas au festin de Dieu comme un consommateur. On ne vient pas prendre son petit morceau d'Évangile, son petit morceau de consolation, son petit morceau d'éternité, puis repartir en disant : « Merci Seigneur, c'était très bon, à la semaine prochaine ! »

L'Évangile n'est pas un service religieux destiné à rendre nos vies un peu plus agréables. L'Évangile veut bouleverser la vie ! Et voilà peut-être pourquoi cet homme garde le silence. « Mon ami, comment es-tu entré ici sans vêtement de noce ? » Silence. Terrible silence. Parce qu'il n'y a rien à répondre.

Et peut-être qu'un jour la question nous sera posée autrement : qu'as-tu fait de ceux que je t'avais confiés ? Qu'as-tu fait du pauvre que tu savais pauvre ? Qu'as-tu fait de celui qui demandait ton pardon ? Qu'as-tu fait de ton argent ? Qu'as-tu fait de ton pouvoir ? Qu'as-tu fait de toutes ces années ? Qu'as-tu fait de l'Évangile que tu as entendu jour après jour ? Et surtout : qu'as-tu fait de l'amour que tu as reçu ?

Nous préférons un Dieu qui ne pose pas ces questions, un Dieu gentil, un Dieu raisonnable, un Dieu qui bénit nos projets, qui protège nos familles, qui nous console quand ça va mal et, pour le reste, nous laisse tranquilles. Mais le Dieu de Jésus-Christ ne nous laisse pas tranquilles. Heureusement ! Parce qu'un Dieu qui nous laisserait tranquillement avec nos égoïsmes, nos lâchetés, nos rancunes, notre indifférence et nos petites cruautés ne serait pas un Dieu d'amour. Ce serait un Dieu indifférent.

L'amour, lui, ne dit pas : « Ne change surtout rien. » L'amour dit : « Viens. » Et puis ensuite : « Lève-toi. » Et enfin : « Suis-moi. »

Et c'est ici qu'il faut revenir à Esaïe. Parce que derrière la violence et l'urgence de la parabole, le projet de Dieu n'est pas la salle obscure. Le projet de Dieu, c'est le festin. Ce ne sont pas les pleurs, c'est d'essuyer les larmes. Ce n'est pas la mort, c'est de faire disparaître la mort.

Dieu ne prépare pas une salle vide pour quelques élus satisfaits d'avoir réussi l'examen, il prépare une table pour tous les peuples. Et toujours et encore, il envoie ses serviteurs : aux carrefours, sur les chemins, pour chercher n'importe qui, les bons comme les mauvais. Vous. Moi. L'invitation est donc infiniment plus généreuse que nous ne l'imaginons, mais elle est aussi infiniment plus exigeante. Dieu nous prend au sérieux : il prend tellement au sérieux notre liberté qu'il accepte même que nous lui disions non. Et il prend tellement au sérieux son invitation qu'il refuse que nous lui répondions par une vie qui dit : « Oui, oui, Seigneur », alors que tout le reste de notre existence dit : « Non merci. »

Alors aujourd'hui, la question n'est pas : « Est-ce que Dieu m'aime ? » La réponse, nous la connaissons déjà. La question est beaucoup plus inconfortable : « Qu'est-ce que l'amour de Dieu est réellement en train de changer dans ma vie ? » Pas dans mes idées : dans ma vie, dans mon agenda, dans mon compte en banque, dans ma manière de parler de ceux que je n'aime pas, dans ma manière de traiter les plus fragiles, dans ma manière de pardonner, dans ma manière de consommer, dans ma manière d'aimer.

Parce qu'à la fin, nous pouvons connaître le menu du festin par cœur, et ne jamais avoir mangé. Nous pouvons parler du Royaume, et passer notre vie à côté. Nous pouvons être dans la salle, et n'avoir jamais vraiment accepté l'invitation.

Le repas est prêt, la table est dressée, les portes sont ouvertes. Dieu invite tout le monde, même nous. Mais maintenant, une question demeure, une seule : sommes-nous venus pour être consolés par l'Évangile, ou sommes-nous prêts à être changés par lui ?

Amen.